DE NUKLUKAYET A SAINT-MICHEL.

Saint-Michel, le 21 juin 1872.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je n'ai pas pu écrire mon journal durant cette dernière partie de mon voyage, à cause du vent, de la pluie, du froid, du mouvement de notre frêle embarcation ; je me suis contenté de prendre quelques notes au moyen desquelles j'y suppléerai de mon mieux :

Le fort Saint-Michel, d'où je vous écris, est bâti sur une île de l'océan Pacifique, peu éloignée de la côte, par 63°28' de latitude nord et 161°44' de longitude ouest, méridien de Greenwich.

C'est le 4 juin, à une heure du matin, que nous partîmes de Nuklukayet. Ne vous étonnez pas de cette heure matinale; ici il fait aussi clair à minuit qu'à midi. Le soir du même jour, nous rencontrâmes M. Robert, avec lequel M. Lecorre s'était éloigné de Nuklukayet le 27 mai dernier, et qui, pour lors, y retournait afin de prendre la garde du poste durant l'été. J'appris de lui que M. Lecorre, après avoir fait un grand nombre de baptêmes à Nowekaket, était parti pour Nulato.

7 *juin*. — A deux heures du matin nous arrivâmes à Nulato, où je revis mon cher Missionnaire. Il avait déjà baptisé plusieurs enfants ; j'en baptisai encore un grand nombre. Nulato serait un poste bien central, mais on dit qu'il est difficile de s'y procurer les choses nécessaires à la vie; mon choix n'est donc pas encore fait. Du reste, aussi longtemps que M. Lecorre sera seul, il sera obligé de passer continuellement d'un poste à l'autre, et par conséquent un établissement central serait illusoire.

A neuf heures du soir, nous nous remettons en route.

M. Lecorre m'accompagne jusqu'à Saint-Michel, pour faire connaissance avec sa *paroisse* d'Alaska. Sur la route, nous rencontrons plusieurs villages indiens. C'est qu'en effet, à partir de Nulato jusqu'à l'Océan, les Indiens ont formé par leur agglomération de véritables villages, où ils ont des huttes pour l'hiver et des huttes pour l'été. Les huttes d'été sont bâties hors de terre, avec des pièces de bois assemblées; une petite ouverture ronde ou ovale y donne accès; le toit est également en bois, recouvert de boue; une ouverture carrée y est pratiquée dans le milieu pour donner passage à la fumée. Les huttes d'hiver sont creusées bien avant dans la terre et ressortent peu au-dessus du sol; on y arrive par un corridor souterrain : dispositions tout à fait identiques à celles que les Esquimaux de la mer Glaciale donnent à leurs demeures.

Dans plusieurs camps, les parents n'ont pas fait difficulté de laisser baptiser leurs enfants[1]. Dans certaines localités, au contraire, nous avons été repoussés, parce que nous étions *mauvais*, nous avions crucifié Jésus-Christ, notre religion n'était pas la bonne, et surtout, parce que M. Lecorre avait la barbe rouge. Des traiteurs russes, qui nous précédaient de quelques jours, avaient eu la malveillance ou la bêtise de répéter ces spirituelles inventions, dont tout le mérite revient aux ministres pro-

[1] Si nos missionnaires commencent leur œuvre d'évangélisation par ces baptêmes d'enfants, et s'ils s'efforcent de les multiplier autant que possible, c'est que, d'une part, ils comptent suffire par eux-mêmes à l'instruction de ces jeunes chrétiens, à la croyance desquels les parents ne feront généralement point d'obstacle, et que, d'autre part, ce baptême est une prise de possession, par le ciel d'abord, sur tous ceux que la mort moissonne en bas âge, et par l'Église catholique ensuite sur les survivants; car généralement les sauvages déclarent appartenir à la communion ou, comme ils disent, à la *prière* de celui qui les a baptisés.

testants du libre examen, de la libre pensée et de la libre morale, qui se trouvent sur notre chemin.

10 *juin*. — La compagnie d'Alaska a une factorerie à Anvik ; nous relâchâmes à ce poste pour y prendre un peu de repos et une légère réfection. La divine Providence avait réuni en ce lieu sept petits enfants prédestinés à la grâce du baptême. A partir d'Anvik jusqu'à Saint-Michel, les Indiens appartiennent à la famille des Esquimaux. Peu après avoir quitté le fort, nous passâmes devant le village, et, comme nous n'avions pas le temps de nous y arrêter, quelques Indiens, sur l'invitation que je leur en fis, m'apportèrent leurs enfants à baptiser, et j'en baptisai six pendant que nous laissions nos barques aller au fil de l'eau. Enfin au terme de cette journée, nous fîmes encore seize baptêmes dans un gros village, où nous avions pris terre.

Le 11, nous nous présentons devant un nouveau village, mais on ne veut pas y entendre parler de baptême; le schisme russe, avec l'abjection de ses popes, a passé par là. On rapporte que ceux-ci invitaient au baptême par des présents, qu'ils baptisaient les adultes sans leur donner l'enseignement de la foi et sans exiger d'eux l'abjuration du paganisme. Ce qu'ils se proposaient uniquement, c'était de grossir leurs listes de baptêmes. Partout où ils ont passé, ils ont créé à la foi chrétienne de sérieuses difficultés ; dans toute cette partie inférieure du Youkon, les Indiens portent un cachet spécial d'abrutissement.

12 *juin*. — Notre caravane commence à sentir la disette; les provisions vont nous manquer si la Providence ne vient point à notre secours et si nous ne rationnons pas notre appétit. Heureusement quelques pièces de gibier tombent de temps en temps sous le plomb de nos hommes d'équipage. Aujourd'hui, par exemple, trois ou-

tardes et deux beaux lièvres ont relevé le menu du dîner à la hauteur d'un festin de noces.

15 *juin.* — C'est aujourd'hui dimanche, le dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement. Cependant nous n'avons pas le bonheur d'offrir le saint sacrifice, parce que MM. les employés en compagnie desquels nous voyageons sont très pressés d'arriver. Notre respect pour le repos dominical consiste à nous abstenir de ramer ; nous laissons aller nos barques au courant de l'eau. Nous n'avons pas insisté pour qu'on nous laissât dire au moins une messe, parce que, dans la caravane, nous ne formons qu'une toute petite minorité. Il n'y a que trois catholiques avec nous, tous les autres sont infidèles, hérétiques ou schismatiques russes. Il est vrai que ces derniers ne seraient pas très-éloignés d'embrasser notre communion; ils sont irrités de l'abandon dans lequel ils ont été laissés par les popes. Il n'y a plus qu'un pope sur le territoire du Youkon. Depuis cinq ans qu'ils ont évacué le pays, un seul, et l'année passée seulement, est venu faire une courte visite à Saint-Michel. Cette année-ci, aucun n'est venu. Ils ont cependant ici une église, mais elle est fermée. Dans la partie inférieure du Youkon, ils en ont une autre avec un presbytère et une étendue de terrain formant ce qu'on appelle *une station de mission.* Un serviteur y est attaché pour baptiser ceux qui se présentent et ouvrir la porte de l'église le dimanche : à cela se bornent ses fonctions. J'ose espérer qu'un jour ces deux églises seront à nous.

Je viens de parler de la privation de la messe. Depuis le 15 mai, c'est-à-dire depuis un mois, je n'ai eu que trois fois le bonheur de la célébrer et M. Lecorre une seule. Outre les raisons de voyage et les raisons particulières comme celle que j'ai donnée plus haut, sans lesquelles, à certains jours du moins, nous nous procure-

rions cette consolation, il y a une raison générale de modérer notre ferveur à cet égard : c'est la modicité de notre provision de vin. Avec nous, nous n'en avons plus que pour cinq ou six messes. A Nulato, nous en avons un litre. Au fort Mac-Pherson, nous en avons six litres ; mais nous sommes à plus de 2 000 milles de ce dernier poste[1]. Quelle privation pour nous, celle de ne pouvoir pas célé-

[1] Nous reproduisons, sans y rien changer, le texte de Mgr Clut, mais nous croyons qu'il y a ici, aussi bien que dans quelques autres passages du même rapport (1re partie, mois de juin 1874), où les distances sont évaluées en milles anglais, une erreur d'appréciation. Nous prenons la liberté d'exprimer notre sentiment à cet égard avec la plus grande réserve. Si nous nous trompons nous-même, la moindre explication aura facilement raison de notre méprise; si nous sommes dans le vrai, la présente note aura pour effet de prévenir de nouvelles erreurs. Voici notre observation :

Le fort Mac-Pherson se trouve, à une différence près de quelques degrés, sur la même latitude que l'embouchure du Youkon, savoir entre le 60e et le 70e parallèles. Quant à la position respective de ces deux points de l'est à l'ouest, le Fort est au 135e et l'embouchure du Youkon au 165e de longitude ouest (méridien de Greenwich), soit à 30 degrés de distance l'un de l'autre. Maintenant, si l'on était en droit de compter 60 milles géographiques ou 69 milles anglais au degré, on obtiendrait, pour exprimer cette distance, le chiffre de 1800 milles géographiques, ou, comme le dit monseigneur, plus de 2000 milles anglais. Mais ce calcul serait fautif, car si les *latitudes* sont *parallèles* entre elles et partout à peu près également espacées, les *longitudes*, au contraire, étant convergentes aux deux pôles, les espaces compris entre elles vont se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent au-dessus de l'équateur. Ainsi, à l'équateur, tout degré de longitude vaut 60 milles ou 25 lieues, et ne vaut absolument 25 lieues ou 60 milles que là. Cependant, à 5 degrés de latitude, il a à peu près la même valeur, car les méridiens ne sont pas encore assez rapprochés pour qu'il y ait une différence d'une lieue. Mais au 15e parallèle, le degré de longitude ne contient que 24 lieues; au 25e, il n'en contient que 23; au 30e, que 22; au 32e, que 21; au 40e, que 20. Au delà du 40e de latitude, il faut diminuer de 2 lieues tous les cinq degrés en avançant vers le pôle, ce qui, à la hauteur du 65e parallèle, donne 10 lieues ou 24 milles par degré de longitude et réduit de plus de moitié la distance estimée plus haut entre le fort Mac-Pherson et l'embouchure du Youkon.

brer la sainte messe ! C'est certainement la plus dure de notre vie de Missionnaires.

Dans un village d'Esquimaux dits *Malemuts*, les habitants ont refusé de nous laisser baptiser leurs enfants. Ils demandaient un vêtement pour chaque baptême accompli. Ne voulant pas acheter leur consentement, nous avons résolu de prendre le temps de les instruire et de leur faire apprécier la grâce du baptême à ce point qu'ils ne se fassent plus payer pour la recevoir ou pour la procurer à leurs enfants, comme ils avaient coutume de le faire avec les popes russes, voire même avec certains ministres protestants.

18 *juin.* — Au poste Andronasky, nous avons fait deux baptêmes d'enfants esquimaux. J'ai eu une longue conférence avec les Russes et les métis russes de l'endroit. ils nous ont accueillis avec joie et le principal d'entre eux nous a promis assistance.

Depuis notre départ de Youkon, nous avons presque toujours eu vent contraire, mais le 16, le 17 et le 18, le vent a été si fort, qu'il nous a retardés beaucoup et que nous avons été obligés souvent de prendre terre. Ce vent était très-froid, quoiqu'il soufflât du sud et du sud-ouest, ce qui nous faisait supposer que l'Océan, dont nous approchions, n'était pas encore entièrement libre de glaces flottantes.

19 *juin.* — Nous arrivons à Pastolik, village esquimau situé sur une baie de l'océan Pacifique. Je fais quelques démarches pour y baptiser les enfants, mais les mères fuient à notre approche en les emportant dans leurs bras. Après une courte halte en ce lieu et un déjeuner de circonstance, nous mettons à la voile pour atteindre le côté opposé de la baie et nous engager dans un canal naturel qui mène à Saint-Michel. L'entrée du canal est à 40 milles de Pastolik et à 35 de Saint-Michel. Il fallait de l'au-

dace, mon très-révérend Père, pour affronter la mer dans des barques pareilles à celles qui nous portaient, sans avoir égard aux glaces qui nous barraient le passage ou qui dansaient autour de nous. Plusieurs fois nous dûmes revenir en arrière et plus souvent tirer de longues bordées au large. Après maints circuits, nous avons pu enfin entrer dans le canal, dont l'abord se trouvait heureusement libre. A peine y étions-nous qu'un vent violent se lève. A ce moment il nous était favorable ; un instant plus tôt, il nous eût été fatal. Nous remerciâmes donc la divine Providence. Grâce à ce bon vent, nous pûmes aller camper à 7 milles du fort Saint-Michel ; la marée basse ne nous permettait pas d'aller plus loin, il était onze heures du soir.

20 *juin*. — A cinq heures, je donne le signal du réveil et du départ. Bientôt après, nous arrivions dans le port de la station Saint-Michel. La goëlette *Eustace* y était mouillée depuis quatre jours. Elle débarque son chargement, consistant en marchandises diverses (c'est la monnaie du pays) pour opérer la traite pendant la présente année. Au fort, tout est silencieux à cette heure matinale. Cependant le capitaine Smith nous a aperçus de son banc de quart et il commande en notre honneur une décharge de mousqueterie. On s'éveille, on se hâte, on nous fait une réception honorable au fort : M. Riedel, agent de la compagnie d'Alaska, et sa dame se montrent très-empressés et très-bons ; à leur exemple, les autres employés furent respectueux et polis.

Au milieu de cette réception, je cherchais des yeux si j'apercevrais les deux Missionnaires que j'avais demandés en Canada par mes lettres de la fin d'août 1872. Hélas ! je ne vis personne. Que j'aurais été heureux cependant de voir arriver de nouveaux ouvriers, de leur donner une direction avant de repasser les montagnes Rocheuses,

presque infranchissables ! Que c'est pénible pour moi de laisser un jeune Missionnaire, arrivé seulement depuis trois ans dans le Nord, absolument tout seul dans tout le territoire d'Alaska, ne pouvant correspondre qu'une seule fois par an avec moi ou avec tout autre Prêtre d'Amérique et d'Europe !

L'occasion de nous établir ici est cependant on ne peut plus favorable. Le trop célèbre Bompas, qui avait promis aux Indiens de Youkon de descendre après les glaces pour les voir et de pousser ensuite jusqu'à Nuklukayet, n'est pas venu. Aucun pope russe, aucun ministre protestant pour contrarier l'action du vrai missionnaire ! Une autre circonstance favorable dans le moment présent, c'est que M. Francis Mercier, qui nous a fait venir dans le pays, vient d'être nommé agent en chef du district de Saint-Michel, district qui comprend tout le pays arrosé par le fleuve Youkon, la rivière Kaskokuim, etc. C'est, en outre, que trois autres bons Canadiens-Français occupent les principales charges du fort Youkon. De plus, j'espère que M. Mercier prendra des mesures pour attirer dans le pays quelques-uns de ses compatriotes. De tout cela, je conclus que le moment est venu de m'envoyer des Missionnaires ou de m'écrire qu'il faut renoncer au bonheur d'étendre le royaume de Dieu dans cet immense pays, où la moisson paraît abondante. Il faut nous y établir maintenant ou bien me dire d'y renoncer pour toujours, parce que si nous ne profitons pas des circonstances favorables qui se présentent, les protestants s'établiront ici à notre place [1].

Je dois vous dire, mon très-révérend Père, qu'excepté

[1] Nous avons reproduit ce journal de voyage avec l'appel pressant qui le termine, comme nous avions reproduit déjà le récit des excursions faites par le R P. Pétitot sur le même territoire, parce que les travaux et les fatigues que s'imposent les membres de la Congré-

au fort Youkon, où nous avons complétement échoué, nous avons éprouvé de douces consolations dans le reste de notre voyage apostolique. De Nulato ici, nous avons baptisé cent seize enfants. Nous aurions pu en baptiser un bien plus grand nombre, mais il y a plusieurs camps ou villages où nous n'avons pas pu aborder, parce que les barques étaient pressées d'arriver.

J'espère que nous aurons encore l'occasion de faire un grand nombre de baptêmes, soit ici, soit en remontant le fleuve, puisque, dans le trajet que nous venons de faire, nous avons remarqué de bonnes dispositions chez les Indiens depuis Nuklukayet jusqu'au poste appelé le poste de la Mission, et même jusqu'à Andronasky, peu éloigné de la mer.

Il est vrai qu'ici et dans le bas Youkon les sauvages sont déplorablement abrutis, ainsi que dans les îles du *Northen Sound ;* mais ils ont du moins un commencement de christianisme. Il est vrai encore que la plupart des Russes qui habitaient ci-devant le pays, et dont un certain nombre l'habitent encore, n'appartenaient pas à la plus honnête classe : c'étaient des repris de justice, des bannis, etc.; les popes eux-mêmes étaient tous esclaves du vice de l'ivrognerie, et, comme je l'ai dit, ils baptisaient les adultes sans les instruire, sans réformer leurs idées ni leurs mœurs ; à plus forte raison les enfants baptisés étaient-ils laissés à leur ignorance native quand ils avançaient en âge ; ces ministres attiédis ne se donnaient pas même la peine d'apprendre la langue de leurs ouailles ; mais j'espère que, lorsque les pauvres Indiens ver-

gation sont le patrimoine de la famille. Mais nous devons ajouter qu'un examen attentif des attributions faites par la Propagande au vicaire apostolique du Mackenzie et à l'évêque de Vancouver a amené cette conclusion, que le territoire d'Alaska est placé sous la juridiction de ce dernier.

ront le dévouement de nos Pères, ils se convertiront tout de bon.

Je termine, mon très-révérend et bien-aimé Père, en faisant des vœux pour que Dieu vous conserve longtemps à notre chère Congrégation.

Je suis votre très-humble et très-obéissant frère en Notre-Seigneur.

ISIDORE, O. M. I,
Evêque d'Érindel.

Dans une dernière lettre, Mgr d'ERINDEL nous communique le journal de son retour à la Providence Ce voyage, en sens inverse du premier, et par le même chemin, ne présentant pas d'incidents nouveaux, nous nous bornons à en indiquer les principales étapes avec la date correspondant à chacune d'elles.

7 *juillet.* — Départ de Saint-Michel en compagnie de M. Lecorre.

12. — Station à Anvik, 11 baptêmes d'enfants.

18. — Station à Nulato ; là, Mgr CLUT se sépare de M. Lecorre, qu'il laisse dans le Territoire d'Alaska.

21. — Treize nouveaux baptêmes d'enfants, ce qui porte à 150 le nombre de ceux qui ont été faits jusqu'à ce jour sur le nouveau territoire.

1er *août.* — Arrivée au fort Youkon.

3. — Entrée dans la rivière Porc-Epic.

11. — Monseigneur revoit l'endroit où, le 30 septembre précédent, Sa Grandeur, arrêtée par les glaces, avait couru un si grand danger. Le même jour, station aux Remparts, où quelques hommes de la Compagnie travaillent à une construction pour l'établissement d'un poste de traite. Rencontre d'une barque qui, ayant passé par la mission de la Providence, apporte le courrier de Monseigneur.